

## LE RITE DES RELEVAILLES : L'INSCRIPTION D'UNE COUPURE ?<sup>1</sup>

A. Joos de ter Beerst

Les relevailles définissent la période qui suit l'accouchement et pendant laquelle la mère 'se relève' des couches, période qui se clôture par un rituel dont la pratique s'est effacée au fil des ans jusqu'à sombrer dans l'oubli culturel collectif.

Historiquement cette période dure quarante jours, durant lesquels la parturiente se refait des forces et ne participe pas aux activités domestiques. Elle est en quelque sorte en quarantaine et se doit uniquement à l'enfant, aux soins et à l'attention que le nouveau-né requiert. Aujourd'hui nous parlons plus volontiers de post-partum, ce temps après la naissance d'un enfant qui s'étend de la fin de l'accouchement jusqu'au 'retour de couches', c'est-à-dire les premières règles après la grossesse.

Cette période est marquée par un grand bouleversement pour une femme devenue mère, surtout quand c'est pour elle la première fois. Ce temps-là est donc caractérisé par l'effacement ou la mise en suspend des anciens repères ainsi que par la lente construction de nouveaux repères qui concernent la relation à l'autre et le rapport à son corps de femme devenue mère. Pour une femme le rapport à son corps et la relation à l'Autre sont intimement noués, et le questionnement de certaines jeunes mères concerne

---

1. Ce texte a été écrit dans l'après coup de la journée d'étude "Nécessité et fonction des rites aujourd'hui : qu'en dit la psychanalyse?"

cette intrication. De quelle trait de l'Autre se soutiendra-t-elle dans sa position maternelle ? Et quels regards lui seront nécessaires pour se 'retrouver femme' ? Si certaines femmes diront, dans l'après-coup, que la maternité les a rendues 'plus femme', le temps qui suit la naissance est plus souvent frappé par l'inconnu de cette nouvelle donne et les questions qui l'accompagnent : va-t-elle pouvoir retrouver cette insouciance d'avant ? Va-t-elle à nouveau pouvoir 'sortir' avec son compagnon, s'amuser avec ses copines ou ne sera-t-elle plus que mère ? Peut-elle se permettre de penser cela ou est-ce là une pensée à chasser, celle d'une pas-bonne mère, pas-toute investie dans sa nouvelle tâche ? Peut-elle s'autoriser de son désir ou est-elle entièrement happée par l'amour consacré à ce nouvel objet : son enfant ?

Les sentiments d'ambivalence rencontrés dans ces moments-là proviennent du sujet de ce questionnement mais sont aussi dû à l'évènement - maternité qui, à lui seul, engendre le choc des différentes valences en question. Les bouleversements occasionnés par la maternité sont donc autant psychiques que physiques et culturels.

En d'autres termes nous pourrions dire que ces bouleversements touchent chacun des trois registres, Réel, Symbolique et Imaginaire. Comme toute période de la vie marquée par une mutation qui affecte chacun de ces trois registres, celle-ci introduit une mobilité, une plasticité dans le nouage de ces trois registres. Notez qu'il ne s'agit pas ici d'un dénouage du nœud mais d'un temps où le nœud se desserre, se rendant plus malléable pour de nouveaux mouvements<sup>2</sup> qui peuvent y opérer et remanier en quelque sorte certains de ses bords.

Les relevailles font donc partie de ces différents temps de la vie d'une femme durant lesquels son statut se modifie à la suite de transformations physiologiques et psychiques. Si la puberté et la ménopause signent l'entrée et la sortie d'un temps scandé cycliquement, nous savons qu'elles se payent d'une perte, celle de l'enfance pour la puberté, celle de la fécondité pour la ménopause<sup>3</sup>.

Perte et renouvellement pourront être encadrés culturellement par un rite qui inscrit ce changement. Cette inscription, cette écriture que constitue le rite vaut pour le sujet, pour sa communauté et pour le rapport de l'indi-

---

2. Lire à propos de ces mouvements, nommés mouvements de Reidemeister : J. Brini, *Fins de partie*, Introduction aux journées de topologie des 7 et 8 mai 2011, « L'invention en topologie pour la clinique », à consulter sur le site [Topologie.2013.monsite-orange.fr](http://Topologie.2013.monsite-orange.fr)

3. Marie-Christine Laznik, *L'Impensable Désir. Féminité et sexualité au prisme de la ménopause*, Paris, Denoël, 2003

viduel au collectif. Ces rites prendront des formes plus ou moins larges ou restreintes en fonction des cultures et des époques.<sup>4</sup>

Nous trouvons les premières traces du rite des relevailles dans l'Ancien Testament, le Lévitique. Il s'agit d'un rite dit de purification après les couches. 'Le prêtre recevant l'offrande à l'entrée de la Tente accomplira sur la femme ce rite d'expiation et la femme sera purifiée'. (LV 12 : 1-8) Ce rite s'accomplissait 40 jours après l'accouchement. La coutume chez les Hébreux voulait que la femme reste isolée durant cette période.

Dans nos contrées christianisées, ce rite a été repris par l'Eglise. D'ailleurs la définition qu'en donne le Larousse va dans ce sens : 'Cérémonie qui se fait à l'église, la première fois qu'y va une femme après ses couches. Réjouissances célébrées à cette occasion : *un repas de relevailles*'.

On en retrouve des traces en Alsace dès le IX<sup>ème</sup> siècle, et cette cérémonie semble généralisée « dans tout l'Occident chrétien au début des temps modernes<sup>5</sup> ». Dans son étude, Jacques Gélis étudie ce rituel en France et cite des occurrences de ce rite tant dans les régions rurales que citadines pour conclure que « la cérémonie des relevailles constitua jusqu'au début du siècle la version christianisée d'un rite de lustration qu'ont connu toutes les cultures.<sup>6</sup> » Ce rite contient, outre sa version de purification du corps, la métaphore de la fécondité. Après que la femme se soit présentée à l'entrée de l'église recouverte d'un grand voile blanc et accompagnée de la sage-femme, dite releveuse, après la bénédiction qui lui permet de franchir le seuil de la communauté, la cérémonie se termine par la bénédiction du pain des relevailles, un pain fermenté qui ne moisit jamais... retour du ferment qui relance, par cette représentation imagée, le cycle d'une nouvelle fécondité possible.<sup>7</sup>

Religion et croyances populaires se conjuguent à cet endroit. La femme ayant accouché fût longtemps frappée d'interdits : tout ce qu'elle aurait pu toucher se gâtait, que ce soit la fontaine publique, le grenier à grain, les

---

4. Les rites d'initiation des jeunes filles dans certaines communautés en est un exemple, bien qu'éloigné de nos pratiques occidentales. Dans certaines familles, quant une fille est réglée pour la première fois, un repas festif est organisé, ce qui sera, en quelque sorte, une manière de l'inscrire dans la communauté des femmes et de souligner qu'elle n'est plus seulement l'enfant de ses parents.

5. Jacques Gélis, *L'arbre et le fruit, La naissance dans l'Occident moderne XVI-XIX siècle*, Fayard, 1984, p. 292

6. Jacques Gélis, *L'arbre et le fruit, La naissance dans l'Occident moderne XVI-XIX siècle*, Fayard, 1984, p. 292

7. Jacques Gélis, *Idem*, p. 295

moissons<sup>8</sup>...Le pouvoir dont on l'affublait à ce moment de la vie est semblable à celui qui concerne les menstruations, un pouvoir contaminant, l'impureté se communiquant ainsi à la communauté et à ses semblables.

De ce rite des relevailles nous pouvons retrouver des traces dans d'autres cultures. Ainsi chez les Inuits, la mère en couches et l'enfant restent un temps dans l'igloo réservé à ces fins et d'autres femmes lui apportent de quoi se nourrir et se chauffer. De même chez les Bakongo, la mère ayant accouché repose quelques jours dans une case un peu à l'écart, elle ne participe pas aux activités du village et « mère et géniteur cessent toute cohabitation pendant plusieurs mois », à partir de la naissance de l'enfant.<sup>9</sup>Dans l'Égypte antique une période de purification rituelle faisait suite à l'accouchement. La jeune mère s'isolait du lieu de vie commune avec son nourrisson pendant 14 jours, isolement qui pouvait se faire dans le pavillon de naissance. Ce qui laisse penser, selon l'hypothèse de J. Gélis, que ce rite était répandu dans toutes les cultures avec néanmoins des pratiques et rituels spécifiques à chacune d'entre elles. Et ceci permet de supposer que les religions monothéistes ont intégré ce rite, préexistant à la religion, dans leurs pratiques.

Ce rite de purification qui effaçait pour une femme 'les souillures de l'enfantement', délimitait donc aussi cet espace-temps privilégié où une mère se remettait de cette épreuve de l'accouchement tout en se consacrant exclusivement à son nouveau-né. Les relevailles marquaient 'officiellement sa réintégration dans l'espace communautaire'.<sup>10</sup>

Pourrions-nous dire que le rite a pour fonction de donner forme sociale à un événement de corps personnel, et par là d'articuler le singulier au collectif ? Et qu'il institue, par un dire qui est un acte, la coupure ? Précisons que par coupure nous entendons ce qui entérine tant la fin de ce qui a précédé que le début de ce qui suivra. La coupure inclut un non-retour à la période précédente. Nous pouvons donc penser que le rite scande et nomme la temporalité de l'existence humaine.

---

8. Ceci est très bien décrit et illustré par Jean-Claude Servais et Gérard Dewamme, dans la bande dessinée '*Semailles*', Coll. Les saisons de la vie, Lombard, 1986, Ed. Weyrich, 2014, p. 25

9. Pour les Bakongo, les relations sexuelles renforcent le fœtus pendant la gestation mais après la naissance ils frustrent le bébé et ralentissent son développement. Cfr Suzanne Lallemand, Naissances en Afrique, in *La naissance, regards anthropologiques*, Topique, Revue freudienne, 43, Dunod, mars 1989.

10. J. Gélis, idem, p. 292

Andrée Lehmann rappelle que 'le recours aux rites, qui sont des gestes symboliques marquant la place de ce qui est encore indicible et impensable, permet l'inscription de l'objet perdu'<sup>11</sup>, voire l'inscription de ce qui de l'objet est perdu. Ce que Marc Estenne nomme 'ces points de Réel sur lesquels les sujets n'ont aucune prise, là où il n'y a ni sens, ni discours, ni représentation, où prévaut l'inexplicable que le rituel habille, enrobe, enveloppe'.<sup>12</sup> A leur suite nous pourrions supposer que les rites permettent d'ouvrir l'espace d'un penser possible en dégageant le sujet, comme le souligne F. Ildefonse, 'de sa responsabilité quant au sens'. Je ferai l'hypothèse que le rite des relevailles, comme la plupart des rites institués, opère à cet endroit-là, c'est-à-dire, à l'entrecroisement des trois registres, Réel, Symbolique et Imaginaire, et qu'il concerne tant la temporalité que l'espace.

Le rite signe par une parole, par une bénédiction, la fin d'une durée de 40 jours, temps d'abstinence de commerces, qu'ils soient commerce de services ou de marchandises au sein de la communauté ou commerce sexuel au sein du conjugo. Cette bénédiction, ce bien-dit, invite la femme au retour à la communauté et à ses obligations, à la reprise des engagements antérieurs dans la vie sociale et conjugale. Le rite instaure une coupure symbolique entre le temps des couches et la reprise de la vie communautaire. Nous noterons que cette coupure symbolique, ritualisée, fait suite à celle qui aura été pratiquée au moment de la naissance, la coupure du cordon, coupure réelle, se marquant pour l'enfant d'une cicatrice indélébile. Pas de cicatrice corporelle pour la mère, mais une bordure du trou maternel par le fil de l'investissement et des soins à l'enfant d'une part, et par le fil du retour au féminin et à la vie amoureuse d'autre part. Border à plusieurs fils, n'est pas sans évoquer le damassé de la texture du bord.

Il est intéressant de remarquer que ces quarante jours correspondent aussi au temps physiologique nécessaire à l'involution utérine et au retour des règles aussi nommé 'le retour des couches'. Dans un phrasé plus populaire, une femme dira : 'Je me suis revue', voire si cela n'a pas eu lieu elle le dira sous la forme négative, 'Je ne me suis même pas revue', quand elle se découvre tout de suite et à nouveau enceinte.<sup>13</sup>

---

11. Andrée Lehmann, *L'atteinte du corps*, Une psychanalyste en cancérologie, Erès, Coll. Singulier/Pluriel, 2014, p. 167

12. M. Estenne, *La maniaque-dépression, le Un, l'Autre et le multiple*, Bulletin Freudien n°62, à paraître.

13. Y. Kniebielher, *Histoire des mères et de la maternité en occident*, Hachette, Pluriel, 1982, réédité aux PUF, « Que sais-je ? », 2012

Nous pourrions être perplexes quant à cette mise à l'écart, cette mise en quarantaine, à un moment psychologiquement si dense et sensible. Mais mise à l'écart ne signifie pas nécessairement que la femme en couches était esseulée. Il s'agissait plutôt d'un temps protégé des activités et préoccupations journalières dont d'autres se chargeaient pour elle. Aujourd'hui il n'est pas rare d'entendre une jeune mère, en congé de maternité, se plaindre de cette solitude liée au fait de rester chez elle à s'occuper du nouveau-né. Les nouvelles techniques de communication en réseau offrent-elles un rempart, un exit à ce sentiment de solitude ? Mais la solitude dont il est le plus souvent question est d'avantage à entendre comme celle qu'éprouve le sujet devant le fait d'avoir à répondre de son désir. Aucun 'petit autre' ne peut soulager le sujet de l'épreuve de la solitude, ce qui ne signifie pas de la laisser sans appui, sans Autre familial ou social. Au contraire, les rituels autour de la naissance sont une forme d'appui social par la reconnaissance qu'ils offrent.

Si, comme analyste, je me suis intéressée de plus près au rite des relevailles, c'est parce qu'il me semble que la coupure symbolique trace un mouvement dans lequel le sujet est à son insu inscrit et dans lequel il pourra s'inscrire. Dans la clinique de la maternité et du post-partum émerge cette question de la scansion, entre un temps tout-à-l'enfant et un temps de reprise de vie sociale et conjugale.<sup>14</sup> Ce temps, tout-investi-à-l'enfant, n'est pas sans angoisses pour une jeune mère, angoisse de morcellement devant l'appétit vorace du nouveau-né. « Il me prend toute mon énergie » dit cette jeune mère. « Je me sens bouffée par mon bébé » dira cette autre mère. Mais il s'agit aussi de l'angoisse de se retrouver seule sans réponses devant les pleurs de l'enfant. Ces pleurs provoquent le désarroi d'une mère quand, au début, elle ne sait pas comment occuper le lieu d'adresse pour cet enfant, quand elle n'a pas encore trouvé comment et par quels mots, quels gestes apaiser l'enfant. Des mots, des gestes qui traduisent une position subjective, la sienne, et avec laquelle elle engage son désir en réponse aux pleurs de l'enfant. Elle borde ainsi le pulsionnel enroulé dans les pleurs. Nous pouvons penser que pour une jeune mère se rejoue là l'angoisse devant la béance opérée par le 'Ché vuoi ?', ce retour fait au sujet sous la forme d'un 'que me veux-tu ?'. Cette béance produite par le retour de cette question ne nécessite pas d'être bouchée par 'la bonne réponse'. Aucune mère n'aura

---

14. Dans certains pays, comme à Cuba, l'invitation à reprendre une vie amoureuse et conjugale vient de la famille, des voisines, qui se proposent de garder l'enfant afin que le couple puisse sortir et s'amuser. L'invitation n'est pas seulement du registre privé mais repris dans le discours familial et social. Cfr TFE Irina Valiente O'Farrill, *La sexualité des couples après l'accouchement*, Etude réalisée à Cuba. ISEI, UCL, 2003

‘la bonne réponse’ et pourtant c’est de *répondre* de sa place de femme et de mère, donc de sujet divisé, en introduisant cet infans dans le bain langagier, en le supposant sujet d’une demande et en se faisant lieu d’une adresse possible, que le cri de l’enfant devient symbolisable. J. Bergès note que le fait d’avoir un enfant permet pour une mère de modifier la relation paranoïaque qu’elle établit, comme tout un chacun, avec son propre corps. Et cela en faisant fonctionner son transitivisme. « Dans la mesure où le corps de l’enfant se différencie de celui de sa mère, cela crée un décalage qui constitue un manque ». Ce manque, non spécularisable, fait que la relation mère-enfant est non-symétrique : le décalage opéré produit et permet un certain jeu, que J. Bergès nommait ‘Le jeu des places’ entre la mère et l’enfant.<sup>15</sup>

Ce temps après la naissance est donc à penser comme un temps de travail psychique intense d’articulation du désir à la demande et de confrontation forte avec ce qui inévitablement manquera dans la réponse maternelle. S’y jouera bien sûr aussi la question de la scansion entre le temps de mère et le temps de femme, entre la position de mère et la position de femme. Il y aura à entendre pour certaines la difficile conjugaison de se penser mère et femme, comme si les deux états étaient pleins, non-entamés par une division subjective et donc s’excluant l’un l’autre.<sup>16</sup>

Par ailleurs, nous pouvons penser que ce rite, pratiqué dans les quatre coins du monde et sous des rituels à chaque fois bien différents, pourrait avoir comme tous les rites une fonction plurielle. Du moins est-ce là l’hypothèse que j’ai posée et que je tente de développer ici.

Nous pouvons déplier trois fonctions.

- La première est celle de signifier par un rite, c’est-à-dire, par une parole en acte, que le temps des couches est clôturé, ce qui n’efface pas les marques de l’enfantement mais les transforme. Ce rite est un dire qui clôt un espace-temps et qui ouvre à un autre.

---

15. Jean Bergès, Gabriel Balbo, *Jeu des places de la mère et de l’enfant*, Essai sur le transitivisme, Erès, 1998, p. 22

16. Pour que ces temps puissent se conjuguer il convient de penser ces états, non pas comme entités fermées comme un tout sur elles-mêmes, mais bien comme entités ouvertes, pas-toute fermées sur elles-mêmes, c.à.d. non sous forme de complémentarité mais œuvrant de leur division. Les ‘tout’ ne se conjuguent pas, ils s’excluent. Il faut une entame, un manque pour qu’un signifiant puisse renvoyer à un autre signifiant, pour que mère et femme puissent rentrer dans la chaîne signifiante de la vie d’un sujet et ne pas être rabattu à la question de l’être, ni réduit à un signe clos, à une totalité.

- La deuxième fonction est de rappeler et de permettre à celle qui vient d'enfanter et à son entourage<sup>17</sup> que sa place est aussi, comme femme, dans la cité.
- Ce qui, troisième fonction, invitera l'enfant nouveau-né à partager sa mère avec ceux qui peuplent le monde de celle-ci, conjugalement, familialement et socialement.

Ces fonctions du rite pratiquent une coupure qui est symbolique. Elle est effectuée par une tierce personne reconnue par la communauté, que nous pourrions appeler un tenant-lieu de l'Autre. Elle a donc valeur d'écriture officielle et/ou sacrée et déleste la femme de devoir elle-même décider de la fin de ce temps-là.

Si aujourd'hui quelques personnes peuvent encore témoigner de ce que leur mère a reçu 'la bénédiction des relevailles', il nous faut constater que depuis quelques décennies ce rite s'est petit-à-petit effacé et qu'il est, comme bien d'autres, tombé en désuétude dans notre modernité laïque.

Nous pouvons en partie lier cela à ce que la pratique des rites s'est désinstitutionnalisée comme nous l'avons repris lors de cette journée d'étude de l'EPHEP à Bruxelles. Néanmoins c'est aussi lié, me semble-t-il, au fait que nous, modernes, n'en avons retenu que la seule signification première, celle de la purification obligée. Ce qui a donné lieu à la critique contemporaine<sup>18</sup> dénonçant l'injustice faite aux femmes dans cette obligation de devoir se purifier après les menstrues et après les couches.

Pourtant la question de la purification est au centre de tous les rites, écrira M. Segalen.

Ne méconnaissons-nous pas que les rites de purification concernent davantage le retour à la vie sociale commune après un temps d'exception, durant lequel la personne est exemptée des droits et devoirs envers la communauté au profit d'une tâche autre ? Ce temps d'exception où la femme est 'con-sacrée', du fait qu'elle porte et donne la vie, la met en un lieu Autre, le Réel habité par les dieux. Cela permet de penser le rite de purification comme un rite de passage du sacré au profane, de la cité des dieux

---

17. Par entourage, au sens premier du mot, il s'agit de celui et de ceux qui l'entourent. Ainsi le rite n'a pas seulement une fonction plurielle mais aussi une adresse plurielle, il s'adresse tant à la mère, qu'à son compagnon, qu'à l'enfant.

18. Contemporaine au monde moderne, celui où les femmes acquièrent plus d'autonomie dans la vie sociale et familiale, celui où les femmes ne se cachent plus ni de leur menstrues, ni de leur grossesse, et ne veulent plus subir l'ostracisme fait à leur état.



à la société des humains. La science, qui vaut pour notre imaginaire social comme référence et vérité, ne conçoit pas que le Réel soit habité. Pour elle il est vide. Le mot contemporain ‘congé’ ne précise ni de qui ni de quoi il est pris congé.

Sans vouloir remettre la critique contemporaine à l’égard des pratiques de purification en cause, il me semblait important de souligner que du coup il n’y a plus de rite qui officialise ni le retour à la vie conjugale ni le retour à la vie sociale, appelé désormais vie ‘active’. La décision reviendrait-elle aux femmes elles-mêmes ? Ce qui n’est pas, et la clinique en témoigne, sans solliciter la dimension du Surmoi.

Si ce n’est qu’aujourd’hui la fin du congé de maternité a pris en quelque sorte le relais du retour à la vie dite ‘active’. Ce congé est certifié par le médecin, certificat authentifié par ce qu’on appelle aujourd’hui les R.H., ressources humaines. Mais qu’est-ce qui fait ressource pour l’humain ?

Un certificat n’est pas une parole. Néanmoins il peut avoir cet effet, de parole et de coupure. Cela dépendra du transfert du sujet à l’égard de l’auteur du certificat, et donc de la mise en paroles qui l’accompagne. En d’autres mots, de ce qui en fera un acte ou pas.